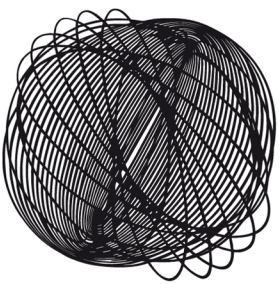
DU MONDE ENTIER

JACK KEROUAC

RÉVEILLE-TOI

La vie du Bouddha

RÉCIT
PRÉFACE DE ROBERT A. F. THURMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI



nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JACK KEROUAC

RÉVEILLE-TOI

La vie du Bouddha

récit

PRÉFACE DE ROBERT A. F. THURMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude et Jean Demanuelli

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

WAKE UP. A LIFE OF THE BUDDHA

Viking Penguin US.
Copyright © John Sampas, Literary Representative
of the estate of Jack Kerouac, 2008.
Introduction copyright © Robert Thurman, 2008. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

PRÉFACE

Quelle surprise ! En travaillant sur cette introduction, j'ai pris conscience du fait que Jack Kerouac était, dans les lointaines années 1950, le bodhisattva suprême parmi tous nos prédécesseurs éminemment américains. Dans ma présentation de Kerouac, lequel nous introduit lui-même aux paroles du Bouddha Sakyamuni, je me propose d'être personnel dans la mesure où je ne suis pas un spécialiste de la Beat Generation ni de sa littérature. Mais l'interprétation que fait Kerouac du mot *beat*, qui serait une abréviation de *beatific* (c'est-à-dire « béat » au sens religieux du terme, à mon sens la meilleure traduction possible de *sambhoga* dans l'expression *sambhoga-kaya*, le « corps béatifique » d'un Bouddha, sa forme bienheureuse, qui est céleste et universelle), plutôt que celle de *beat up* — désignant ceux qui refusent la vie industrielle asservissante, avec ses impératifs de production, ses banques et ses guerres —, a immédiatement emporté mon adhésion. De toute évidence, tel avait été le cas sur le moment, mais la chose m'était totalement sortie de l'esprit jusqu'à présent.

Écrire semblable introduction est pour moi un honneur. Ma lecture des *Clochards célestes* date de bientôt cinquante ans. Aujourd'hui que mon amour de la loi

Extrait de la publication

bouddhique — « la réalité de l'Éveillé », « l'enseignement de l'Éveilleur » (expressions tout à fait adéquates employées par Kerouac pour parler du Bouddha) — a fait l'objet d'une sorte de confession publique, il arrive que l'on me demande comment m'est venu semblable intérêt. Je mentionne d'ordinaire les auteurs qui étaient restés dans mon souvenir, précisant que le terrain avait été préparé par mes lectures de Nietzsche (*Ainsi parlait Zarathoustra*), Schopenhauer, Kant, Wittgenstein, Henry Miller, Herman Hesse, Freud, Jung, Wilhelm Reich, Lama Govinda, D. T. Suzuki, Evans-Wentz et consorts. J'avais oublié Kerouac. C'est seulement maintenant que je me rends compte que quand, adolescent, à la fin des années 1950, j'ai lu *Les clochards célestes*, j'ai été confronté à l'évocation la plus juste, la plus poétique et la plus détaillée du cœur du bouddhisme disponible à l'époque. Non pas qu'elle ait été parfaite, ni que je prétende être capable de dire si elle l'était ou non, simplement, elle était incroyablement exaltante et a dû de ce fait affecter profondément l'adolescent de dix-sept ans que j'étais en 1958, l'année de sa première publication, l'année aussi où je me suis enfui de la Phillips Exeter Academy pour me mettre en quête d'une révolution.

Depuis 1958, peut-être depuis 1058, la version indienne du bouddhisme, foisonnante et multiple, que préférait Kerouac a fait son retour dans le monde en provenance du Tibet, après avoir disparu, en dehors de l'Asie centrale, pendant pratiquement un millénaire. Le Véhicule universel indien, le bouddhisme mahayana et ses établissements monastiques universitaires — communautés de moines bourdonnantes conduites par de savants érudits, comptant parmi eux d'habiles explorateurs des mondes intérieurs, qui ont accumulé des montagnes de

Extrait de la publication

textes dans de vastes « bibliothèques d'Alexandrie » à plusieurs étages — furent détruits lors des invasions et de l'occupation du sous-continent indien par des éléments perses et turcs islamisés, tandis que des vagues d'invasion, de domination et d'exploitation venues de l'Europe chrétienne contribuaient à rejeter encore davantage dans l'ombre la Grande Mère des Civilisations.

Je ne crois pas avoir jamais lu *Sur la route* avant d'avoir à accomplir la tâche qui est la mienne aujourd'hui, et je pense que je n'aurais guère apprécié le côté charlatan et les faux-fuyants de Dean Moriarty, même si mes errances frénétiques en auto-stop entre New York et la Californie, qui débutèrent en 1958 pour se prolonger, quoique de façon intermittente, jusqu'en 1961, étaient assez semblables aux siennes. À cette différence près, parmi d'autres : je n'ai personnellement jamais réussi à voyager en clandestin dans un train de marchandises et j'admire le talent et le cran de Kerouac en la matière.

Il semble qu'on ait souvent mis en doute la compréhension qu'avait Kerouac du dharma, comme s'il n'avait jamais véritablement saisi le concept d'éveil ou les concepts approchants. Alan Watts aurait dit à son sujet qu'il avait peut-être « un peu de chair zen, mais pas l'ossature qui allait avec », se référant ainsi au titre d'un ouvrage d'un autre écrivain sur le zen, le redoutable Paul Reps. De son côté, Gary Snyder, qui a passé des années dans divers monastères zen et est lui-même à ce jour une sorte de maître zen en même temps qu'un poète, a fort bien pu penser que Kerouac n'y était pas vraiment parvenu, bien qu'il soit toujours demeuré un ami fidèle. Il est vrai que l'alcoolisme tragique de l'auteur des *Clochards célestes*, qui coupa court à sa vie et à sa pratique à quarante-sept ans, prouve assez que, quelque stade

Extrait de la publication

qu'il ait pu atteindre sur le chemin de l'éveil, il était bien loin de la parfaite bouddhéité : les Bouddhas, jusqu'à preuve du contraire, ne mettent pas prématurément fin à leurs jours par l'alcool, puisque, ce faisant, ils ne seraient plus d'aucun secours à quiconque, alors que c'est là leur fonction naturelle. D'un autre côté, qui peut véritablement prétendre à cette sorte de transmutation transcendante et cosmique, à la fois physique et mentale ? Dans l'énorme masse des écrits bouddhiques, on trouve d'innombrables analyses des différents stades de l'éveil ; à en croire ces textes, il est parfaitement possible d'être éveillé jusqu'à un certain point tout en restant affligé de certaines faiblesses humaines. En fait, on devient bodhisattva, un « être de l'Éveil », simplement en faisant le vœu sincère d'atteindre à l'éveil parfait dans une vie future, proche ou éloignée, dans le but d'acquérir les connaissances et l'aptitude nécessaires à délivrer tous les êtres sensibles de la souffrance. C'est dire que les bodhisattvas ne sont pas forcément des entités célestes ou divines. Humains, nombre d'entre eux ne le sont que trop.

La raison pour laquelle Kerouac n'a été accepté qu'avec réticence parmi les bouddhistes californiens de la première heure — Gary Snyder, Alan Watts et consorts — vient sans doute de ce qu'il n'était pas un inconditionnel de la doctrine ch'an (zen au Japon), même s'il appréciait les écrits de Han Shan, ces méditations poétiques dites de la Montagne Froide traduites par Snyder. Kerouac était davantage attiré par la tradition indienne du mahayana, ce qui apparaît clairement à la fois dans l'ouvrage qui nous occupe ici, la belle histoire « lac de lumière » de la vie du Bouddha, et dans *Dharma*, les notes de lecture rédigées à l'intention de son ami, le cher Allen Ginsberg, lesquelles four-

Extrait de la publication

nissent par ailleurs une juste idée de ses recherches dans ce domaine.

Kerouac avait un penchant très net pour la théorie de la compassion, centrale au mahayana, ce que les Tibétains nomment « la descendance des grands êtres mémorables », qui nous vient de Maitreya et de son disciple Asanga. Il aimait les chiens, et les chiens le lui rendaient. Dans le bouddhisme tibétain existe une tradition — peut-être issue de la célèbre histoire dans laquelle Asanga aurait rencontré Maitreya sous la forme d'un chien — selon laquelle le futur Bouddha Maitreya apparaît souvent sous la forme d'un chien, en attendant son incarnation en Bouddha dans un avenir lointain, cela afin d'encourager ceux qui sont déprimés et effrayés à vaincre leurs peurs et à concevoir confiance et affection pour une autre créature vivante.

Significatif à cet égard est le mot que Kerouac donna à Gary Snyder quand ce dernier partit au Japon pour un séjour de plusieurs années de pratique du zen. Il est reproduit dans son autobiographie romancée, *Les clochards célestes* : « Use du diamant coupant de la miséricorde. » (Bien entendu, dans la mesure où *Les clochards célestes* relève en partie de la fiction, il est difficile de savoir s'il lui a vraiment donné ce mot ou s'il a simplement souhaité l'avoir fait, mais l'intention reste la même.) Le soutra du Diamant est l'un des soutras de la *prajna-paramita*, la perfection de la Sagesse Transcendantale dans le mahayana ; miséricorde et compassion étaient les deux caractéristiques de la sagesse apportée par l'éveil qui parlaient le plus directement au cœur chrétien du bouddhiste Kerouac, et qu'il ne voulait pas voir Gary, lui-même victime de son absorption machiste de guerrier samouraï dans le zen, perdre de vue. J'aime beaucoup ce qu'écrit Kerouac plus loin dans l'ouvrage,

quand il passe un été dans une cabane de guetteur d'incendies sur les pentes de Desolation Peak, dans le chaînon Skagit de l'État de Washington : « Chaque fois que j'entendais le tonnerre gronder dans les montagnes, j'imaginais qu'il battait le fer de l'amour de ma mère. » Il appelait le Bouddha le « Jésus d'Asie », « meilleur encore que Jésus lui-même », et, dans *Réveille-toi*, il fait souvent appel à l'anthologie de Dwight Goddard, *A Buddhist Bible* (en tant que chrétien, Goddard avait tendance à insister sur certains aspects du bouddhisme qui rapprochaient cette doctrine de sa propre foi). Au début de son ouvrage, il cite d'ailleurs la propre dédicace de Goddard : « Adoration à Jésus-Christ, Messie du monde chrétien ; Adoration à Gautama Sakyamuni, Corps apparent du Bouddha — Prière bouddhiste au monastère de Santa Barbara, écrite par Dwight Goddard. » Ce qui montre que pour Kerouac on pouvait vouer une adoration semblable aux deux « sauveurs ».

L'école zen se développa au Japon à une époque où l'on tentait d'apprivoiser la violence déployée pendant des siècles par les guerriers samouraïs de ce pays, et c'est là peut-être l'explication de l'allusion au fait que Kerouac aurait manqué d'une « ossature zen », allusion motivée précisément par sa douceur, son exaltation de la bonté et de la gentillesse, son affection, partagée, pour les chiens. Il semblait également moins désinvolte sexuellement parlant que certains des autres membres de la Beat Generation, un peu timide et plus prévenant à l'égard de ses amies. Il était certainement fort apprécié, lui qui avait été un athlète remarqué dans sa jeunesse et pouvait se targuer d'élégance et d'un physique avantageux, sans compter que dans les années 1950 et au début des années 1960 il avait été une sorte de célébrité, un écrivain choyé de son public. Il aurait plus de quatre-

Extrait de la publication

vingts ans aujourd'hui et se serait sans doute réjoui de « l'aube du dharma » qui se lève maintenant en Amérique, comme me l'a prophétisé, un matin de 1964, mon vieux compagnon mongol en spiritualité, Geshe Wangyal, tandis que nous finissions d'installer les grandes roues en cuivre du moulin à prières sur le porche du Labsum Shedrub Ling (monastère bouddhique lamaïste) à Freewood Acres, dans le New Jersey.

Kerouac a été élevé dans la plus pure tradition catholique. Sa famille était d'obédience strictement catholique, et il semblerait que ses proches aient vu d'un mauvais œil son histoire d'amour avec Bouddha et le bouddhisme. Nombre de ses commentateurs insistent volontiers sur son attachement au catholicisme, et il est vrai qu'il avait une affection particulière pour les figures du Christ et de la Vierge Marie. Il ne fait aucun doute qu'il a aimé Bouddha autant que Jésus. La plupart des spécialistes soutiennent que Kerouac était d'abord et avant tout un chrétien, et que le bouddhisme était pour lui tout à fait secondaire. Dans la mesure où je suis moi-même un apostat du protestantisme, j'ai souvent remarqué combien nos élites cultivées sont encore mal à l'aise avec le bouddhisme, combien cette doctrine les déconcerte ; même les artistes largement redevables au bouddhisme et à l'Asie rechignent à reconnaître une telle dette, ou ne le font qu'en fin de carrière.

Dans un tel contexte, peut-être devrions-nous nous demander pourquoi d'aucuns voudraient croire que l'amour de Kerouac pour Jésus et la spiritualité chrétienne (fort éloignée de celle de l'Église institutionnalisée, si grandement viciée par le dogme) l'aurait empêché de comprendre ou d'apprécier le bouddhisme (s'il avait mieux connu les différentes formes institutionnalisées de cette religion, sans doute aurait-il insisté sur

un genre de bouddhisme spirituel indépendant de tout culte et de tout rituel). Peut-être nous faudrait-il à ce stade réévaluer la relation existant entre le bouddhisme et le christianisme ?

Les adeptes du mahayana acceptent volontiers le christianisme, dans lequel ils voient une doctrine en accord profond avec leurs principes fondamentaux. Les chrétiens, eux, ne font pas preuve d'un semblable enthousiasme et soulignent leur différence en même temps, bien entendu, que leur spécificité. Il reste que l'existence d'un dieu créateur absolu, tout-puissant et cependant plein de compassion, n'est pas recevable aux yeux du bouddhiste digne de ce nom. Cela dit, les dieux intercesseurs doués d'un pouvoir créateur et d'une grande puissance sont totalement intégrés au bouddhisme et constituent une part importante de l'histoire du Bouddha, même s'ils ne sont pas nécessairement considérés comme plus éclairés que la plupart des humains. Les dieux des nombreux étages et royaumes célestes des cosmologies bouddhiques sont immensément puissants et intelligents, très absorbés aussi dans des jouissances effrénées sur des périodes interminables, et en conséquence sont vus comme exposés au danger de croire que le cycle de la vie égocentrique est bel et bon et qu'eux-mêmes sont au centre de l'univers ; ce qui constitue la définition même de l'ignorance, ou de la méprise, cosmique, laquelle est à l'origine de la souffrance implacable inhérente à la vie sans illumination.

Mais, au-delà de cette différence métaphysique portant sur le statut de Dieu ou des dieux, le bouddhisme mahayana et le christianisme sont nés et se sont répandus à un océan de distance seulement et au même moment de l'histoire de l'Eurasie. Une époque où de grands empires à l'influence stabilisatrice développaient

une nouvelle forme d'administration impériale, plus humaine et plus paternaliste, une époque où la divinité était vue désormais comme capable de compenser ses aspects les plus terribles par ce genre d'attention portée aux individus qui est si bien représenté par ces sauveurs célestes que sont les bodhisattvas, tels Avalokitesvara et Tara, ou les sauveurs messianiques que sont Jésus et la Vierge Marie.

La vie et les principaux enseignements de Jésus, bien qu'ils soient ancrés dans la métaphysique et présentés comme partie intégrante de la culture d'un créateur tout-puissant et terrifiant, auraient pu être ceux d'un *mahasiddha* (« Grand Adepte ») itinérant. Son message central est le même que celui du mahayana : la compassion et l'amour divins sont l'énergie essentielle la plus puissante de l'univers. Si Jésus a provoqué des gouverneurs tyranniques et les a poussés à tout faire pour le mettre à mort, c'était précisément dans le but de prouver qu'ils ne pouvaient qu'échouer dans leur tentative, et par là même démontrer le pouvoir supérieur de cet amour. Il l'a prouvé pour la plus grande satisfaction de ses disciples au cours de milliers d'années, en montrant son aptitude à triompher de la mort et de la violence, en affirmant que son corps tout entier amour pouvait se relever de la crucifixion la plus cruelle pour devenir une source de vie éternelle et de lumière au-delà de toute incarnation spécifique. La doctrine de la réincarnation, de la « transmigration des âmes », répandue à son époque et dans sa culture (et interdite seulement deux siècles et demi plus tard sur ordre de l'empereur Constantin) fit que ce genre d'accomplissement, comparable à celui d'un adepte, parut plausible à ses disciples et à leurs successeurs, à quelques exceptions près.

Il existe nombre d'histoires semblables à propos des

Grands Adeptes de l'Inde ancienne. Ainsi celle du Bouddha lui-même, qui par sa seule présence apaisa l'éléphant enragé qu'avait envoyé pour le tuer le roi parricide de Magadha. Celle du jeune moine qui avait converti l'empereur Ashoka, faisant de lui, jusqu'alors un parangon de cruauté, un membre éminent de la Communauté (la Sangha, que Kerouac appelait « l'Église ») et qui réussit à capter l'attention de l'empereur en lévitant suspendu dans une bulle froide d'énergie au-dessus des flammes dévorantes d'un chaudron rempli d'huile bouillante. Ou de Nagarjuna, l'alchimiste éclairé qui détenait le secret de l'immortalité et vécut six cents ans. Ou de l'adepte Naropa qui, condamné au bûcher avec son homologue féminin, n'eut point à souffrir des flammes. On trouve en Inde d'innombrables histoires (on parlerait aujourd'hui de « légendes », ce qui est aussi bien) de sages vénérables qui démontrèrent le pouvoir de l'amour sur la mort.

Et puis, il y a les enseignements de Jésus : les Béatitudes, ses prêches extraordinaires sur la non-violence, tendre l'autre joue à votre ennemi s'il vous frappe, donner votre manteau si l'on vous demande votre chemise, dépasser l'amour de vos amis et de vos proches pour apprendre à aimer jusqu'à votre ennemi, sans oublier l'exhortation centrale à aimer son prochain comme soi-même. Pareils enseignements sont totalement en accord avec l'éthique bouddhique de la non-violence et font écho à l'insistance messianique du mahayana sur l'altruisme, la tolérance héroïque, l'amour et la compassion. Sur le plan de la sagesse, les affirmations de Jésus selon lesquelles le royaume de Dieu est en vous sont pleinement compatibles avec la croyance dans la « bouddhéité » présente en chaque être ou avec la célèbre affirmation, énoncée par Nagarjuna, du

Extrait de la publication

principe de non-dualité : la plus profonde réalité, c'est le vide ultime comme source de la compassion entre les hommes (*shunyatakarunagarbham*). Quant aux paroles qu'adresse Jésus à la hiérarchie religieuse légaliste à laquelle il s'oppose : « Je suis la voie, la lumière et la vérité ! », il faut y voir non pas la volonté intolérante d'imposer une foi ou une Église particulière à l'exclusion de toutes les autres, mais plutôt l'insistance par l'exemple sur l'idée que salut et essence divine résident à l'intérieur de chaque homme en tant qu'individu, et non comme membre d'une quelconque confession ou institution.

L'activité de saint Thomas au Kerala en Inde est très proche de celle de n'importe quel moine ou prédicateur bouddhiste itinérant. L'établissement de la version quasi définitive des Évangiles au concile de Nicée, avec, entre autres, la suppression de l'Évangile selon saint Thomas, la condamnation de la doctrine bouddhique ou indienne de la transmigration des âmes, telle qu'elle était prônée même par le presque martyr Origène, et la transformation du bouddhisme, opérée par Constantin, en un instrument au service de la puissance romaine — autant de faits qui risquent d'occulter le lien entre le Christ et le Bouddha, pourtant clairement perçu par Mani et d'autres observateurs plus proches de la période en question. Le professeur Thomas McEvilley parle d'« écrivains chrétiens des IIIe et IVe siècles tels que saint Hippolyte de Rome et saint Épiphane de Salamine », qui font mention d'un homme appelé Scythianus censé avoir introduit à Alexandrie depuis l'Inde « la doctrine des deux principes » aux environs de 50 après Jésus-Christ. Selon eux, un élève de Scythianus, Terebinthus, qui se présentait lui-même comme un « bouddha », partit pour la Palestine et la Judée, où il rencontra les apôtres, les-

Extrait de la publication

quels apparemment le désavouèrent. Il s'installa ensuite à Babylone, où il transmit son enseignement à Mani, lequel fonda à son tour ce que l'on pourrait appeler un syncrétisme perse bouddho-chrétien, plus connu sous le nom de manichéisme, religion de jeunesse de saint Augustin, même si celui-ci devait par la suite condamner cette croyance.

Il reste donc, en dépit du fait que les chrétiens soutiennent que leurs enseignements sont *sui generis*, qu'ils procèdent directement de Dieu et n'entretiennent pas le moindre lien avec aucun autre mouvement nulle part dans le monde, que le bouddhisme mahayana et le christianisme ont un « air de famille » très prononcé. Kerouac a sans doute mieux compris les implications profondes et plus larges du mahayana que ses pairs, que ce soit ceux qui voulaient absolument, comme je l'ai voulu moi-même, rompre avec leurs attaches chrétiennes, ou ceux qui recevaient leur savoir à travers le prisme des cultures chinoise ou japonaise, spécialement par le biais de l'école ch'an/zen, où l'on insiste sur la méditation et le grand jeu à la samouraï de l'« anéantissement de la pensée ».

Une des questions capitales qu'il convient d'examiner est celle de la compréhension originale qu'avait Kerouac de l'éveil, lequel semble être pour lui l'expérience de la non-dualité de toutes choses, mais une expérience qui n'efface pas pour autant toute préoccupation avec la relativité du monde. Même s'il parle souvent de non-être et même de néant, il refuse de réifier toute sorte de disparition, et évoque fréquemment « le vide sacré », et non le néant, tout en soulignant que « le vide est forme », autant que « la forme est vide ». Il m'a stupéfié en faisant allusion à la « matrice du Tathagata » et semble se mouvoir avec aisance dans les profondeurs du domaine que

Extrait de la publication

Préface, de Robert A. F. Thurman 9
RÉVEILLE-TOI 45

Extrait de la publication

Réveille-toi - La vie du Bouddha
Jack Kerouac

Cette édition électronique du livre
Réveille-toi - La vie du Bouddha de Jack Kerouac
a été réalisée le 12 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070124862 - Numéro d'édition : 166484).
Code Sodis : N32091 - ISBN : 9782072311048 -
Numéro d'édition : 223448.

Extrait de la publication